

Village de la Capitana. Marée basse (voy. p. 242).

EXPLORATIONS AUX ISTHMES DE PANAMA ET DE DARIEN

EN 1876, 1877, 1878. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS,

PAR M. A. RECLUS, LIEUTENANT DE VAISSEAU¹.

Tous les dessins de cette série ont été exécutés par M. G. Vuillier d'après des croquis ou des photographies communiqués par l'auteur.

XXVIII

Deuxième expédition. — Départ de Saint-Nazaire. — L'isthme du Darien occidental ou de San Blas. — Le rio Bayano. — Indiens dariénites. — Chepo. — La Capitana.

Nous restâmes six mois en France, occupés à nos calculs, et, le 7 novembre 1877, nous repartîmes de Saint-Nazaire pour arriver au Darien dès l'ouverture de la saison sèche.

De nos précédents compagnons de voyage, un seulement, M. Pouydesseau, le secrétaire du commandant de l'expédition, nous accompagnait à bord ; mais M. Louis Verbrugge, qui revenait d'une excursion au Brésil, nous attendait à Panama, ainsi que M. Sosa, que le gouvernement de Colombie voulait bien nous prêter encore. M. Lacharme et ses excellents travailleurs ne pouvant nous rejoindre que vers la fin de décembre, M. Wyse se résolut à commencer par l'exploration de l'isthme de San Blas, ou plutôt à compléter ce que la mission américaine avait laissé inachevé. Le commandant Selfridge, se bornant à étudier le versant atlantique, s'était arrêté aux chutes de Madroño, sur le haut Mamoni.

L'isthme du Darien occidental, plus généralement connu sous le nom d'isthme de San Blas, est de beaucoup le plus étroit de l'Amérique centrale. D'une largeur de quarante-huit kilomètres seulement, il s'étend du golfe de San Blas ou de Carti à l'embouchure

du Bayano : échancré au nord par une vaste baie, un peu embarrassée d'îles et de récifs, mais admirablement abritée des vents du large grâce à une longue flèche de terre et des cayes ou atolls, il livre passage, au sud, à l'estuaire du Bayano, fleuve qui, malgré le peu d'étendue de son bassin, verse à l'Océan des eaux abondantes et profondes, capables de porter les plus grands navires. Pendant une douzaine de kilomètres, ce puissant rio coule dans une direction formant ligne droite avec celle du col le moins élevé de cette portion de l'isthme : il suffirait donc d'une coupure de moins de neuf lieues pour établir la communication de l'Atlantique et du Pacifique ; par malheur, l'altitude des montagnes interposées interdit un canal à ciel ouvert, et il faudrait percer un souterrain d'une quinzaine de kilomètres, la longueur du tunnel du Saint-Gothard. La Cordillère centrale, dont l'altitude moyenne est supérieure à quatre cents mètres, est longée parallèlement, des deux côtés, par d'autres chaînes à peine moins marquées, et les dépressions relativement basses, comprises entre ces ressauts, ne communiquent avec les grandes plaines du rivage des deux océans que par des gorges étroites, de véritables cluses (escaliers) où des torrents sautent de cascade en cascade.

1. Suite. — Voy. t. XXXIX, p. 321, 337, 353, 369 et 385.

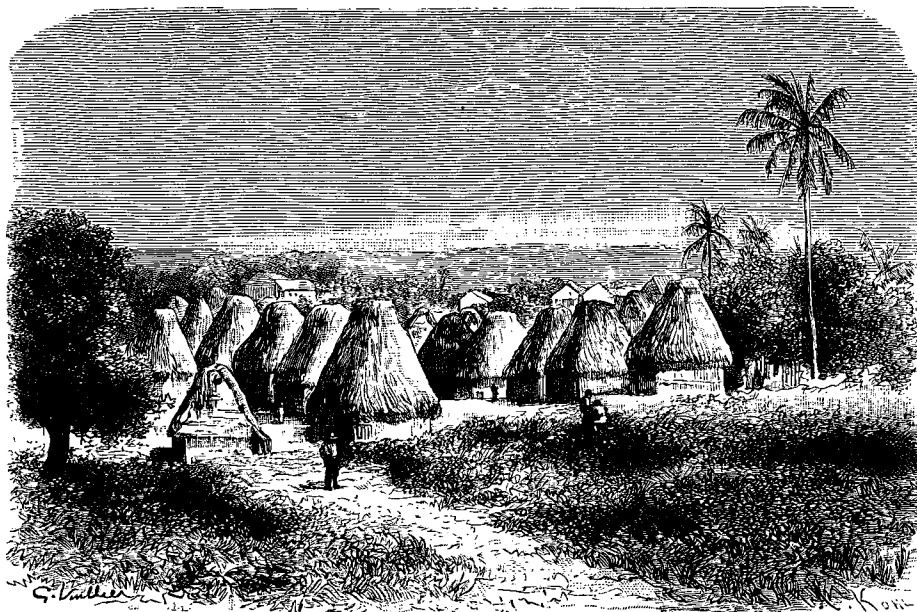
Parmi les cols relativement bas offrant une route facile entre les deux mers, on peut citer celui qui s'ouvre entre le rio Azucar et le rio Icanti ou Aguas Claras, passage étudié pour la première fois par M. Wyse; mais pour le tracé d'un canal interocéanique, aucune de ces dépressions n'offre de conditions meilleures que la ligne de l'embouchure du Bayano à la baie de San Blas.

Les rives droites du Bayano et du Mamoni sont couvertes de vastes savanes qui s'étendent jusqu'à Panama.

Des haciendas nombreuses parsèment cette mer d'herbages qui nourrit de grands troupeaux dont plusieurs comptent jusqu'à trois et quatre mille têtes. A l'est, la forêt vierge revêt les plaines et les montagnes; mais jusqu'au point où s'arrête l'influence des marées, quelque peu en amont du confluent du

Terable, des plantations de bananiers s'échelonnent sur les rives. Leurs fruits forment la principale nourriture des nègres ou mulâtres de l'Amérique centrale; nulle part dans l'État de Panama on n'en récolte de meilleurs que sur les berges du Bayano; un travail dérisoire suffit pour y donner au colon une aisance relative, c'est-à-dire deux ou trois rechanges de chemises et de pantalons de cotonnade, anizado à discrétion et cigares d'Ambaléma. En amont du Terable, les cases se font rares, et bientôt les rives, le fleuve, la forêt sont absolument déserts jusqu'au territoire des Indiens Pirrea.

Ces tribus aborigènes, en confédération avec celles du Chucunaque, auxquelles elles sont apparentées, n'ont jamais été soumises et inspirent une grande terreur aux habitants du Bayano inférieur, qui n'approchent point de leurs villages. M. Wyse, je crois,



Faubourg de Chepo.

est le seul blanc qui ait pénétré chez eux, une première fois en 1868.

La population du Darien occidental est peu mélangée de sang indien et encore moins de sang « bleu »; elle se compose presque exclusivement de nègres.

D'après ce qu'on nous a dit, ils vaudraient beaucoup moins, sous tous les rapports, que leurs congénères de la vallée de la Tuyra; plus ivrognes, si possible, et plus paresseux encore, grâce à leurs plantations de bananes qui demandent moins de travail que la recherche du caoutchouc, ils vivent, pour la plupart, éparpillés dans les savanes et n'ont que deux villages, Chepo et la Capitana. Le premier, aujourd'hui bourg de quinze cents âmes, fut autrefois une ville, une vraie ville, avec maisons de bois et de pierre; maintenant toutes les familles quelque peu aisées l'ont quitté pour s'établir à Panama, bien que

le climat y soit salubre, l'été agréable, et que les quatre-vingts kilomètres qui le séparent de la capitale fussent une route bien entretenue en toute saison. Aujourd'hui, le chemin, abandonné à lui-même, redevient forêt ou marécage; les troupeaux envoyés au marché s'enlisent dans les fondrières; çà et là, les os blanchis de bêtes noyées dans la boue indiquent la direction de l'ancienne voie pavée.

Le 7 décembre, nous quittons Panama à bord de la canoa *la Bruja* (sorcière). Le charpentier qui la tailla dans un seul tronc de *cedro* lui avait malheureusement donné des formes si arrondies que le moindre zéphyr la couchait et menaçait de la chavirer. Au jour, le patron s'aperçut qu'il avait manqué l'embouchure du Bayano, et nous dûmes attendre le changement de la marée dans l'île de Chepillo, la plus boisée, la plus fraîche de ces terres charmantes, égrenées sur le golfe de Panama comme les perles

d'un écriin; le soir nous enfilâmes l'estuaire du fleuve, eaux vaseuses, rives inondées couvertes de palétuviers, et à la nuit nous arrivâmes à la Capitana, sur le rio Mamoni. La Capitana est le port de Chepo.

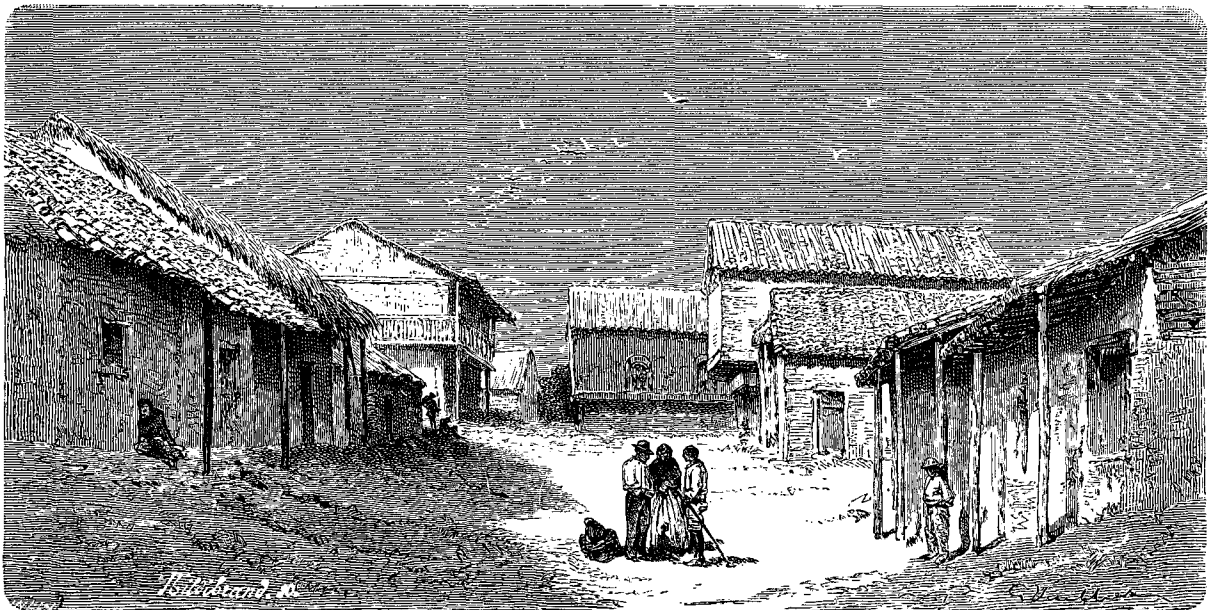
XXIX

Le rio Mamoni. — Les iguanes : gourmandise et cruauté.
Les saltos de Charare ou cascades du Mamoni.

Les bords du Mamoni inférieur sont quelque peu cultivés. De gigantesques mimosées, aux folioles si déliées et si fines qu'on dirait un voile vert délicatement posé sur leur puissante ramure, alternent avec des caracoles et des manguiers, à la feuillée plantureuse et touffue; la vallée est large, mais, à partir du « chorro » Capero, les collines, de plus en plus

hautes, la resserrent : les éperons abrupts du cerro de Garapatás¹ (nom de mauvais augure) forcent le rio à décrire des courbes prononcées; les rapides se font plus violents et plus pressés; les bancs de roches se montrent maintenant à chaque pointe, non plus des strates à moitié décomposées comme à Peña Miron, mais des conglomérats et des grès durs. Au confluent de la *quebrada* de Tagua, on entre dans la Cordillère.

Dans la journée, nous apercevons nombre d'iguanes de l'espèce moyenne : une dizaine parfois sur un seul arbre. Nos gens en ont tué quatre : c'est un manger excellent, et qui vaut presque le poulet, même pour des estomacs prévenus. Les Indiens leur font une chasse active, mais, à moins d'être pressés par la faim, ils lâchent généralement les femelles adultes après leur avoir ouvert le ventre pour en retirer les œufs, le plus fin morceau qui soit au monde, assurent les



Une rue à Chepo.

gourmets : non seulement, dit-on, la cicatrisation a lieu, mais les organes se réparent au point que l'année suivante on peut faire subir à la malheureuse une nouvelle « opération césarienne ». Les sauvages sont fort habiles à tendre des pièges aux iguanes, une de leurs principales ressources en fait de nourriture animale : au village des bords de l'Inquati, nous avons vu dans chaque case, sous les toits de jonc, de longues files serrées de ces bêtes vivantes, pendues à une perche placée horizontalement, comme le bâton qui dans nos cuisines du Midi porte une guirlande de saucisses. La queue et les quatre pattes sont retournées et ficelées sur le dos de ces bons animaux inoffensifs, vivante et souffrante provision de ménage qui se conserve ainsi pendant des mois entiers.

C'est une torture entre mille; une autre, non moins abominable, c'est de les jeter, pleins de vie, sur la braise ardente, afin que la peau se détache facilement.

Ils ont la vie très dure, et, nous l'espérons, tant on les accable de cruautés, les nerfs obtus, la sensibilité rudimentaire. Pendant notre première expédition, on en avait apporté un d'une espèce assez rare à notre docteur, qui désira en conserver la dépouille; il mit vainement en œuvre tout son savoir professionnel pour parfaire la mort du sujet : strangulation, poison, section de l'épine dorsale, aiguilles enfoncées dans le cœur, rien ne lui réussit : la tête vivait encore, quand tout le reste du corps, membres, ventre, tronc, avait été déchiqueté peu à peu.

De la grande espèce, qui est brune, je n'en ai vu qu'un seul, sur les bords du Chagres; il avait au moins deux mètres de long; son corps était gros comme la cuisse d'un homme; il ne se dérangea que lorsque l'embarcation passa devant lui; per-

1. Voy. page 397 du tome précédent.

sonne n'avait de fusil et nous le laissâmes en paix.

Nous nous arrêtons pour la nuit au confluent du Chararé, et le lendemain, dès sept heures, nous nous débattons contre les « cherrôs » ou rapides qui précèdent les cascades du Mamoni qu'on nomme les *sallos de Chararé*. La première de ces cascades a trois mètres de chute en plusieurs sauts, courants étroits qui s'entre-croisent autour des roches éparpillées. Comment faire remonter ces trois mètres aux pirogues? En prévision de ce genre de difficultés, nous avons loué les *lanchas* les plus petites possibles, celles qui sont dites de quinze cents bananes, car c'est par le nombre de fruits qu'elles peuvent porter que les embarcations se classent dans le bassin du Bayano, où l'on s'adonne surtout à la culture de cette précieuse musacée.

Les trois pirogues arrivées au pied de la première chute, on décharge la plus légère et on la fait glisser sur les débris pour l'amener dans le bief supérieur de la cascade. Cette manœuvre exige de grands efforts et la *lancha* laisse une bonne partie de son fond aux arêtes des roches.

La seconde cataracte est à peu de distance; elle paraît, pour le moins, aussi impraticable que sa devancière; en amont se montrent d'autres rapides, d'autres sauts, de plus en plus bruyants.

Une partie de nos hommes trace alors une *pica* ou sentier taillé en plein fourré, qui rejoint le rio au-dessus de la gorge; les autres placent dans le creux d'un rocher les vivres, instruments et provisions dont nous n'avons pas absolument besoin: le reste est transporté par la voie nouvellement ouverte jusqu'au campement situé sur une petite grève, juste en amont de la dernière cascade. Je vois que nos piroguiers ne sont guère au fait de la vie des bois: ils n'ont point de *mochilas*, ces filets en écorce que les « cargueiros » ou porteurs de l'Amérique du Sud se passent autour du front et des épaules et où ils amarrent leurs fardeaux.

Le sentier, déroulé sur l'escarpement qui domine le rio, permet d'embrasser du regard son gigantesque escalier de rapides, un des plus beaux spectacles de l'Amérique centrale. En moins de cinq cents mètres de parcours, le Mamoni descend de sa haute vallée dans le plat pays, en décrivant une demi-circonférence. Les grosses eaux de la saison des pluies ont charrié dans la gorge d'énormes blocs par-dessus lesquels le rio saute de cascades en cascades séparées par des rapides furieux. Par deux fois il bondit d'une hauteur de dix mètres. Malgré l'escarpement des berges, des arbres géants croissent sur les deux rives et atténuent par la grâce de leurs formes et la richesse de leurs teintes l'effrayante sauvagerie de la scène.

Après une journée aussi fatigante, nos hommes auraient eu besoin de sommeil, mais la pluie ne cessa de tomber toute la nuit: aussi étions-nous debout dès l'aube. Nous prenons la rive droite, et tout le jour nous grimpons et dégrimpons parmi les blocs à moi-

tié enfoncés dans la rivière. Nous passons près d'un « chorro » où le rio, changeant brusquement de direction, est encombré de troncs d'arbres pourris, couverts d'une végétation parasite; un remous continu fait tourner cette île flottante. Le soir, nous traversons le Mamoni à la nage pour gagner un campement favorable.

Nos hommes, faibles et mous, ne valent quelque chose que dans leur pirogue; aussi, de grand matin, envoyai-je Eugenio, le plus solide d'entre eux, louer une barque et engager des travailleurs à Gaspar-Sabana, campement de chercheurs de « tagua », situé à quatre heures de marche en amont; mais il revient bredouille: tous les caucheros sont à la montagne.

Les instructions de M. Wyse me prescrivaient de déterminer le point où devrait commencer le tunnel du canal interocéanique, puis de continuer les opérations jusqu'au salto Madroño, où s'était arrêté M. Selfridge, mais nous n'avons pas de pirogues et les eaux sont encore trop grosses pour qu'il soit possible de remonter le rio en marchant dans son lit. Notre personnel est tout à fait incapable de pratiquer une *trocha*¹ (trouée) avec la célérité requise, ce travail nous prendrait au moins dix jours. Puis, en réalité, le but principal de ma mission est déjà atteint. Par suite de la courbe du Mamoni aux chutes du Chararé, le tracé du canal devra sortir de la vallée du rio; il remontera aussitôt la chaîne élevée qui court parallèlement à la côte, et c'est au pied de ces collines que devra s'ouvrir l'entrée du souterrain. Je crois donc plus sage d'arrêter les opérations et d'organiser le retour.

Plus tard, M. Wyse releva la rivière entre le point où je m'étais arrêté et le salto Madroño.

XXX

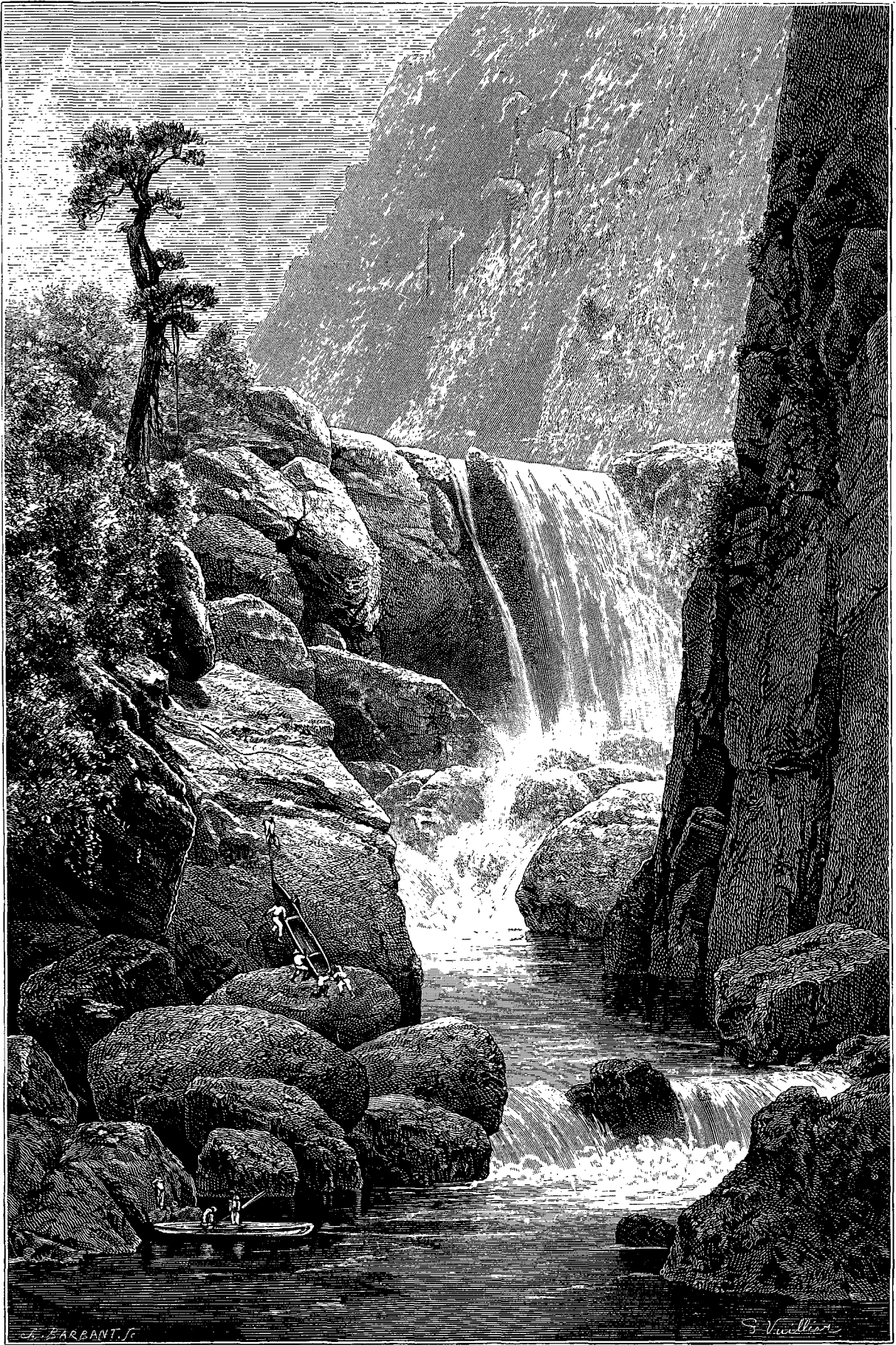
Exploration de la vallée du Terable. — Retour à Panama. — Quatre-vingts kilomètres à cheval dans la savane, le marais, la colline.

A cette exploration du haut Mamoni, succéda celle du rio Terable, dont je ne dirai rien, ou peu de chose. Moitié en pirogue, moitié pataugeant dans le lit même de la rivière; je vis que les étranglements, les zigzags de ses gorges, dans un bassin extraordinairement tourmenté, s'opposent au creusement facile d'un canal de grande navigation.

Le 18 décembre, à minuit, je rentrais à la Capitana.

Le 20, à quatre heures du matin, toute notre petite troupe chevauchait sur la route de Panama: la lune éclairait la gracieuse savane de Chepo; la température était délicieuse et nos bêtes trottaient à l'amble, allure si douce qu'on pourrait se croire dans un fauteuil; pourtant, dépourvu de toute illusion sur mes talents, je songeais avec un certain souci mélancolique aux quatre-vingts kilomètres qu'il fallait

1. Voy. au tome précédent, page 394.

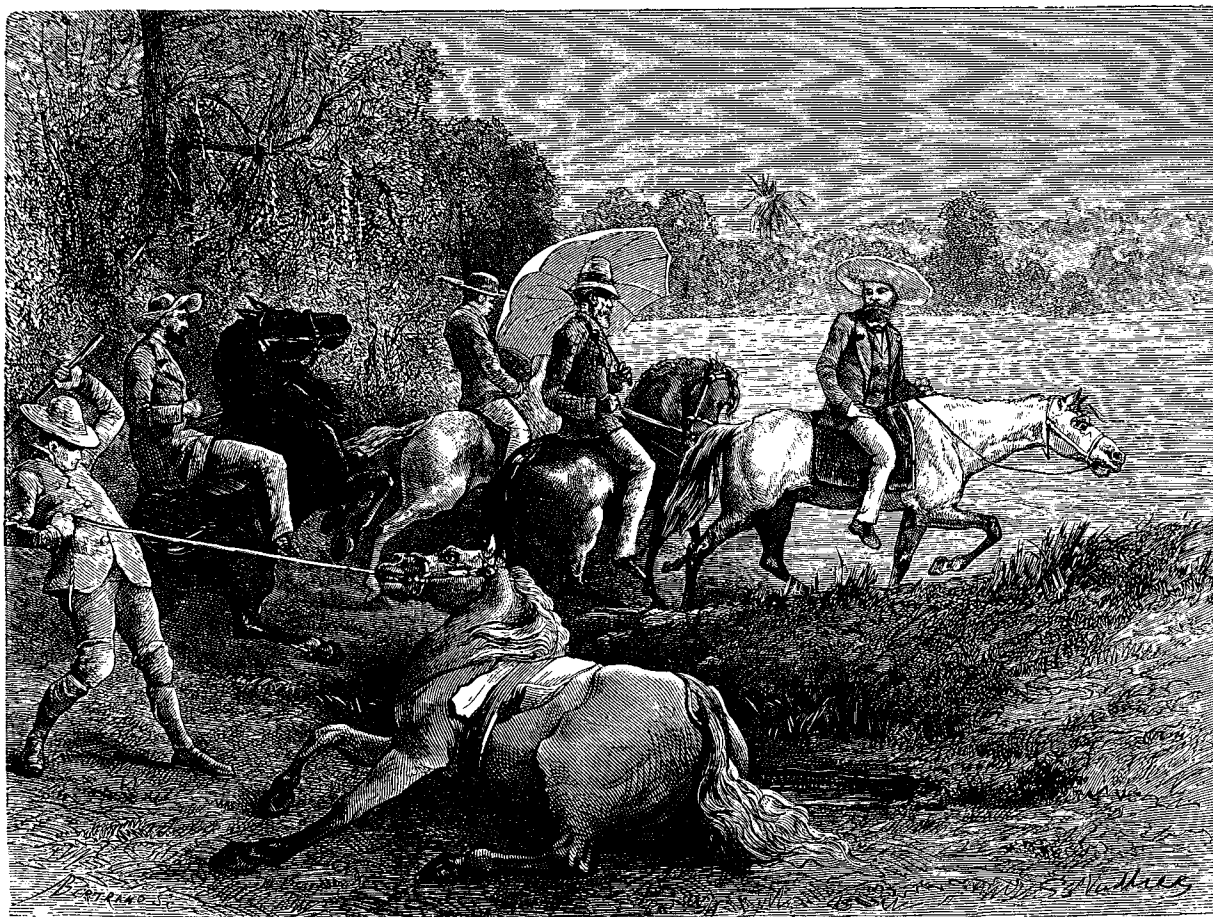


Chutes du Mamoni.

faire dans la journée, M. Wyse étant obligé de regagner Panama au plus tôt.

Mon début, pourtant, n'est pas trop fâcheux. La savane est parsemée d'une herbe rare, haute comme le genou, et complètement desséchée dans cette saison; elle crépite et se brise sous les pas de nos chevaux. Le terrain, fort ondulé, est formé d'une argile rouge et compacte : comme dans le loess de Chine, cette argile s'élève en murailles et s'arrondit en bastions, on dirait d'immenses forteresses démantelées. Malgré l'ardeur du soleil, on chemine gaiement sur la vaste prairie; mais, quand on approche

des rios, ou que la route dévale dans les marais qui avoisinent la mer, il faut traverser des fondrières où nos bêtes plongent jusqu'au poitrail; à droite et à gauche on voit des squelettes de bœufs, enlisés dans ces passages et blanchis sous le bec des gallinazos. Chevaux et bétail ayant l'habitude de toujours marcher dans les mêmes empreintes, tous les sentiers, si larges qu'ils puissent être, sont bientôt coupés d'ornières transversales si profondes que le ventre de nos montures en touche les entre-deux. Éreintées par ce pénible et continuel glouf-glouf dans la fange, elles se couchent parfois sur la boue avec leurs cavaliers.



L'expédition à cheval.

On ne peut pourtant les accuser de paresse : nos chevaux grimpent lestement les berges escarpées, ou, *trochant* pour leur propre compte, nous entraînent au milieu des sous-bois épineux, et nous heurtent contre les troncs d'arbres. M. Verbrugghe a la mauvaise chance d'être « lassé » par une liane; quelques chutes nous causent des temps d'arrêt, et les heures s'écoulent bien longues dans cette interminable chevauchée où nous ne faisons qu'une halte de vingt minutes pour manger sur le pouce. Nous rencontrons des troupeaux de bœufs magnifiques et très doux, comme presque partout sous les tropiques; des haciendas, et plus souvent de misérables « tambos »

abritant à peine leurs occupants du soleil et de la pluie. Nos coursiers continuent toujours leurs tours de force, ils se dépêtrent du marais, ou grimpent des montées raides comme des échaliers; dans un de ces passages, ma bête tombe d'un côté; je me jette de l'autre pour ne pas être écrasé sous elle, et pique droit sur un « pital » tout hérissé de dards aigus. Le souvenir m'en donne des frissons.

Cependant la nuit tombe, et Panama semble s'éloigner de plus en plus. Depuis au moins cinq heures nous n'en sommes plus qu'à trois lieues, disent nos guides et les naturels que nous interrogeons au passage.

Enfin, à dix heures du soir, nous reconnaissons

l'endroit où les riches citoyens de la grand'ville vont promener leurs équipages, et nous sentons une bonne route sous le sabot de nos montures; celles-ci, ramimées, marchent d'un pas plus relevé; avant minuit, on aborde au Grand Hôtel; une tranche de gigot, une bouteille de vin de France, et nous voilà ragaillardis.

Panama est en liesse; la grande semaine des fêtes de Noël apporte la joie dans la ville. Les invitations pleuvent sur nous, mais notre temps est pris: nous avons des plans à dresser, des calculs à faire, et M. Wyse, plus infatigable que jamais, organise les éléments de la longue exploration que nous allons tenter dans une contrée absolument déserte.

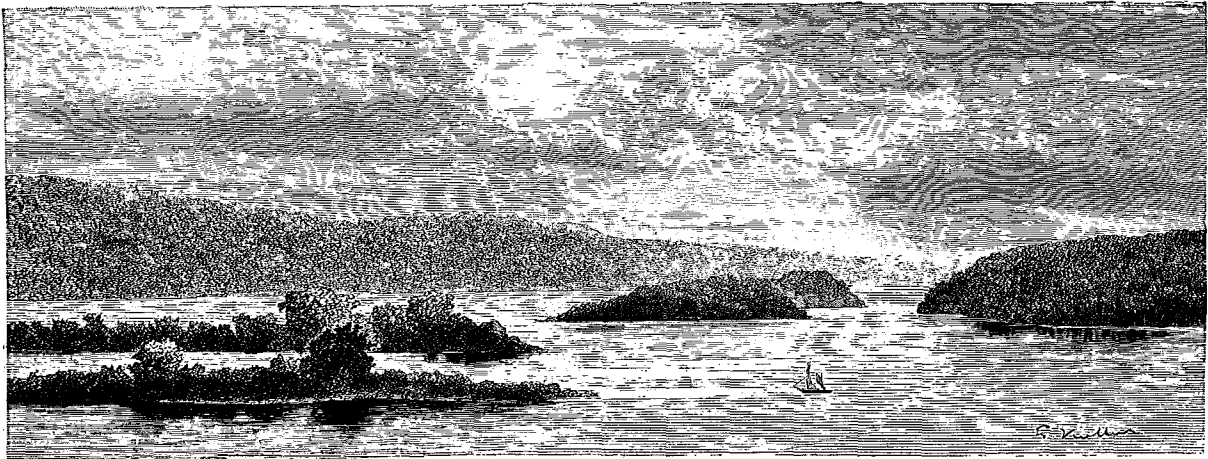
XXXI

En route pour la Tuyra. — Chepigana: les vieux amis. — Remonte à Pespiga. — Yaviza en pleine décadence. — Les « coloradillos ».

Le 29 décembre, tout est prêt; nous embarquons à

bord de la goélette *le Chucunaque*. Elle jauge tout au plus quatorze tonneaux: il n'y a pas de logement en bas et nous sommes une vingtaine, aussi ne s'y trouve-t-on guère au large.

Nous arrivons au jour près de l'île de Chepillo, où, au retour de l'exploration du Mamoni, M. Wyse avait envoyé Eugenio, un de nos meilleurs engagés, avec la partie du matériel que nous devons emporter au Darien. Nous admirons, sous tous ses aspects, cette île que d'Anville cite entre toutes pour sa beauté. Nous repartons dans l'après-midi. Ciel sombre, mer plus sombre encore, mais au loin les îles San Miguel nagent en pleine lumière. Des pélicans nous accompagnent en grand nombre: de cinquante à soixante mètres de haut, ils se laissent tomber sur le flot, les ailes à demi étendues, entrent dans l'eau le bec en avant et presque aussitôt reparaissent. Des volées d'innombrables cuervos se déplacent peu à peu vers le nord, formant par instants une fine dentelle noire



Golfe de San Miguel. Entrée du Boca-Chica.

qui se détache à merveille sur l'horizon gris de pluie. On ne s'ennuie pas trop à bord: notre cuisinier Felix est bien pourvu de vivres frais, il nous soigne de son mieux; enfin, le dirai-je, nous jouons aux jeux innocents. A minuit, on atteint le Cerro Pelado.

Le lendemain, dernier jour de l'année, nous passons, avec divers incidents, tels que calme plat et brise trop forte, devant les îles Pájaros (îles des Oiseaux) et le Farallon Ingles (îlot anglais), et nous arrivons à l'entrée du golfe de San Miguel.

A une heure du matin, ceux qui ne dorment pas ont la cruauté de réveiller les autres pour leur faire leurs vœux de bonne année; comme il n'y a pas de lune, on remet les « visites officielles » à l'aube. A neuf heures, nous appareillons pour entrer dans la passe; il faut louvoyer sans cesse, le courant est violent. Devant la Palma on s'arrête pour descendre le señor Frederico de los Rios venu avec nous de Panama: je puis saluer de loin mon brave ami Gregorio de Santa Maria. Décidément « notre » canal ne

saurait avoir de port plus splendide, chacun se divertit à faire son choix parmi les charmants îlots de cette partie du fleuve. A midi, la goélette mouille devant Chepigana, et nous courons bien vite à terre pour saluer nos connaissances d'antan.

M. Wyse apprend que le *Chucunaque* subit une crue qui empêchera la goélette de remonter promptement à Yaviza; il loue une petite lancha qui lui permettra de nous précéder d'un ou deux jours et de hâter d'autant l'ouverture des travaux. Il emmène avec lui MM. Verbrugghe et Sosa, ainsi que les plus vigoureux des engagés de M. Lacharme. Je reste à bord de la goélette avec ce dernier et M. Pouydesseau. Nous levons l'ancre à neuf heures du soir, et remontons avec le flot jusqu'à l'île des Alligators, où nous mouillons; puis, le lendemain, remontant la Tuyra, bordée de mangliers et palétuviers, nous atteignons le confluent du *Chucunaque*, où nous passons une nuit blanche, car la brise est tombée et les moustiques se sont levés.

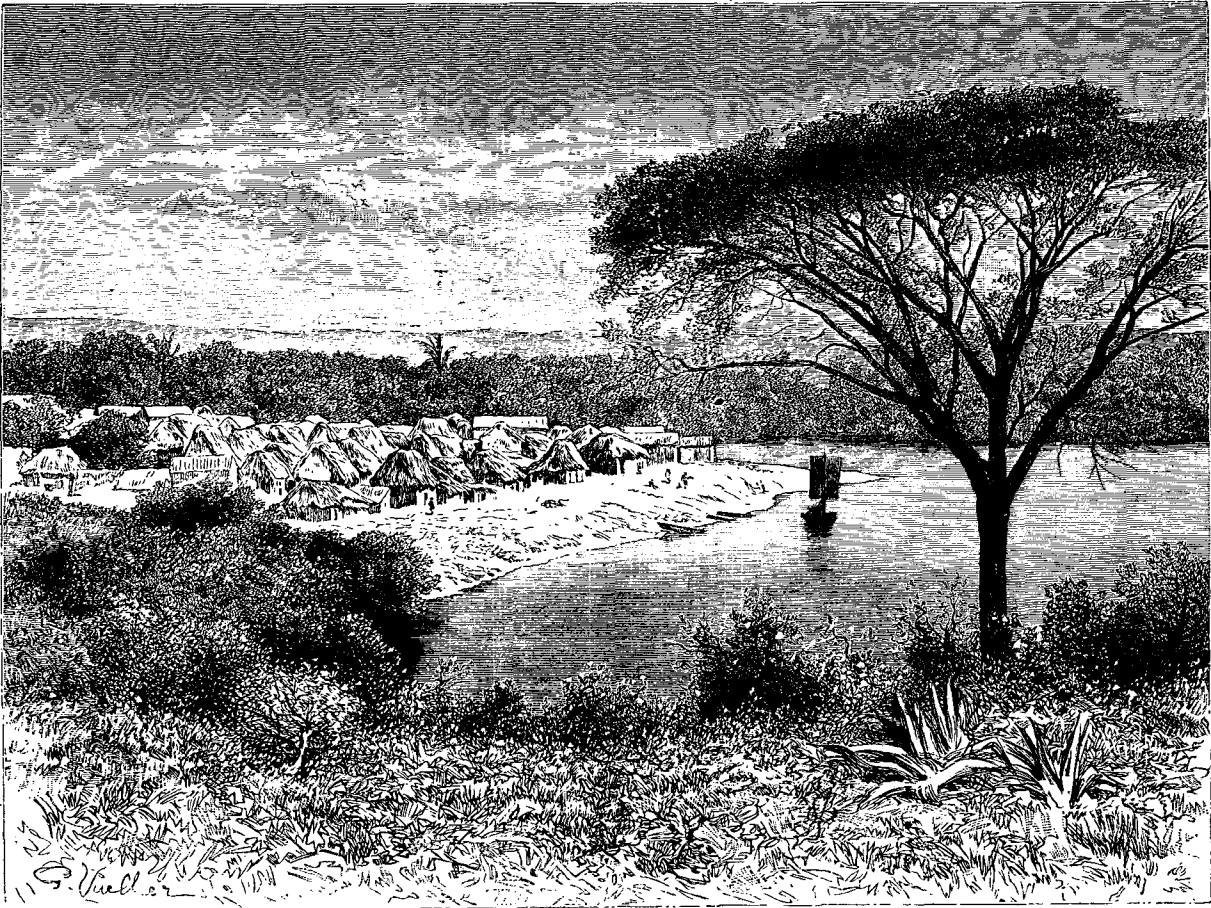
Nous gagnons ensuite, à l'aviron, le confluent du Lagartero. A partir de ce point, les rames ne suffisent plus ; on se hale à l'*espiga*, c'est-à-dire que l'on envoie une pirogue attacher une longue corde sur une branche d'arbre ou bien une touffe d'herbes solidement enracinées ; l'autre est rapportée à bord, et l'on n'a plus qu'à tirer dessus.

Naturellement, le patron a oublié de se munir de ces amarres ; il faut donc nouer bout à bout tous les morceaux de filin que l'on peut découvrir. Cette misérable corde nous cause de nombreux accidents, surtout quand on croise la rivière pour changer de berge.

Quinze heures de ce labeur éternant ne nous font pas avancer d'un mille....

Yaviza, où je retrouve Wyse, Verbrugge, Sosa, a bien déchu depuis l'année dernière. La moitié de la population a émigré à Pinogana ou à Tucuti, centre de régions où l'on trouve encore de la *tagua* ; dans le bassin du Chucunaque, il n'y a plus de caoutchouc et il n'y a jamais eu de noix d'ivoire ; bientôt, de ce grand village qui comptait jusqu'à mille habitants, il ne restera plus que quelques paillettes : la forêt aura reconquis la savane et presque tous les défrichements.

M. Sosa et moi nous nous occupons à régler les in-



Vue de Yaviza (voy. p. 247).

struments. C'est l'époque de grande corvée où les gens débroussaillent la voie publique. Les « coloradillos », chassés de leur domicile, en élèvent un nouveau sur nos personnes : rarement, l'année dernière, nous ne fûmes mordus de semblable façon.

XXXII

Notre nouveau personnel ; les treize engagés. -- En remontant le Tupisa. -- Sur le Tiati! -- La nouvelle trocha. -- Trente académiciens au lieu de quarante. -- Je deviens momentanément chef de l'exploration.

Notre personnel se répartit entre les cinq pirogues qui nous porteront au point où s'ouvrira la trocha ;

Nous avons treize travailleurs, dont cinq amenés par M. Lacharme : Jose, Pedro, Hipolyto, Mercedes, déjà trop vieux pour être de bien grande utilité, et Manuel, déjà malade, et que nous voulions, que nous aurions dû laisser derrière nous : il a sans doute perdu pour toujours sa santé dans les fatigues de ce dernier voyage, ce rude travailleur, l'un des plus forts, des plus doux que j'aie jamais vus. Il était rompu à la dure existence dans les bois ; bon chasseur, bon *trocheur*, il faisait des merveilles de charpentage avec son seul *machete*.

Nos autres engagés sont Pedro Soler, homme de confiance : il ne s'enivre jamais ; Nicolas et son con-



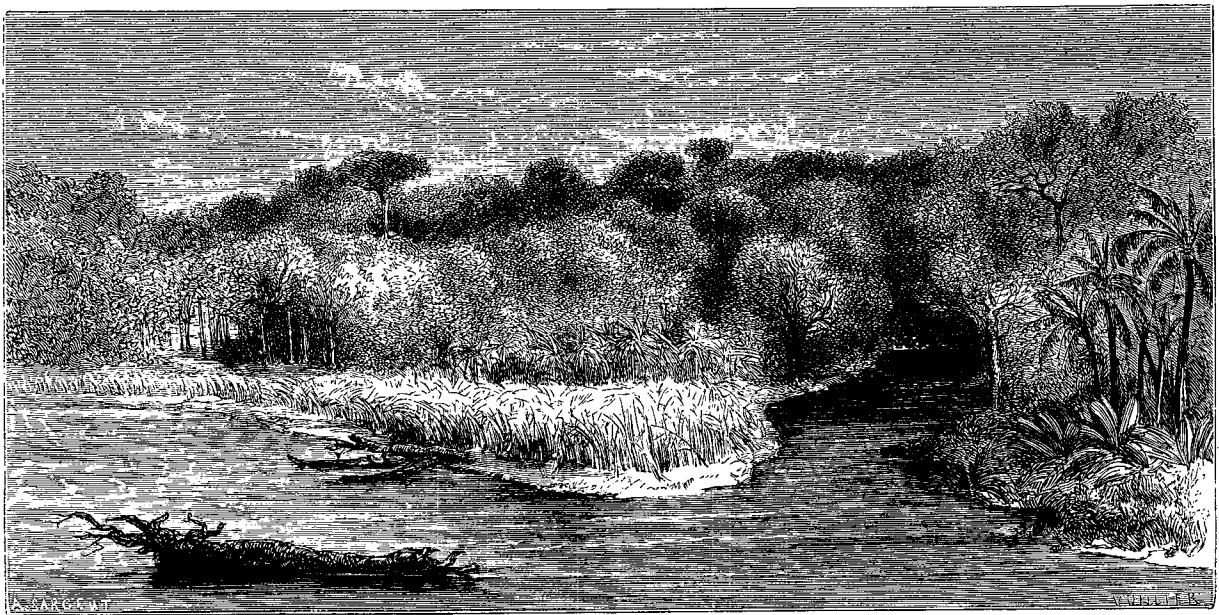
Les mangiers de la Tuyra (voy. p. 247).

certado ou plutôt son esclave Solario, Mercedito, Domingo, toujours d'excellente humeur, Lisandro, qui a fait partie de l'exploration précédente, Feliz, pauvre métis indien, enfin mon fidèle Eugenio, mon serviteur de l'an dernier et de la course du Mamoni, homme intelligent, dévoué, mais supérieurement ivrogne.

Un restant de flot nous fait remonter jusqu'à l'embouchure du Tupisa, où nous entrons au bout de trois heures à la rame et à la palanque. On s'arrête un instant pour déjeuner : vers trois heures, on passe près d'une rancheria habitée par une famille d'Indiens du rio Sambu. Tous sont complètement nus, gras, lymphatiques et fort laids. Ils doivent être de sang mêlé, car les femmes, bien que jeunes encore, n'ont pas conservé la pureté de formes des aborigènes du Choco.

Jusqu'à la *quebrada* Sucia, le cours du Tupisa et

la physionomie de ses bords changent peu ; les eaux, encaissées par des berges à pic, découvrent le sol argileux sur une hauteur de deux à trois mètres ; au-dessus, les arbres de la forêt surplombent la rivière dont les méandres et les courbes sont très prononcés et dont le courant est faible : tout montre qu'elle parcourt une plaine à pente presque insensible. Mais bientôt la scène se modifie ; tantôt le rio s'épanche en une large nappe, tantôt il traverse quelque gorge étroite ; les roches des rives se succèdent exactement dans le même ordre que sur la moyenne Tuyra : après les argiles compactes viennent les terrains de transport formés de bancs de ces galets bleuâtres si redoutés des Indiens : ils croient que le contact seul en donne la fièvre ; enfin des schistes argileux et des grès. Cette première journée de travail est des plus agréables : on se baigne tout son content, on se di-



Entrée du Tiati.

late dans cette vivifiante atmosphère, on dévore... comme des explorateurs.

A l'heure du souper, Nicolas demande à M. Wyse si nous désirerions un rôti de *conejo* (mot à mot lapin), grand rongeur à la chair succulente. Sur la réponse affirmative de M. Wyse, il s'éloigne de quelques pas, et, plaçant une feuille d'arbre entre ses lèvres, imite le cri d'un jeune animal en danger ; à cet appel, toutes les femelles ayant des petits, les tigresses mêmes, dit-on, se hâtent toujours d'accourir vers l'endroit d'où vient le bruit. Cinq minutes après, nous entendons un coup de feu, et Nicolas rapporte un superbe *conejo*. Cet exploit lui acquit le renom de grand chasseur ; et, dans la trocha, il sut en profiter pour s'en aller dormir à l'ombre, sous prétexte de se mettre à l'affût, au lieu de travailler comme ses camarades.

La vallée s'évase ; elle a dû être habitée et bien

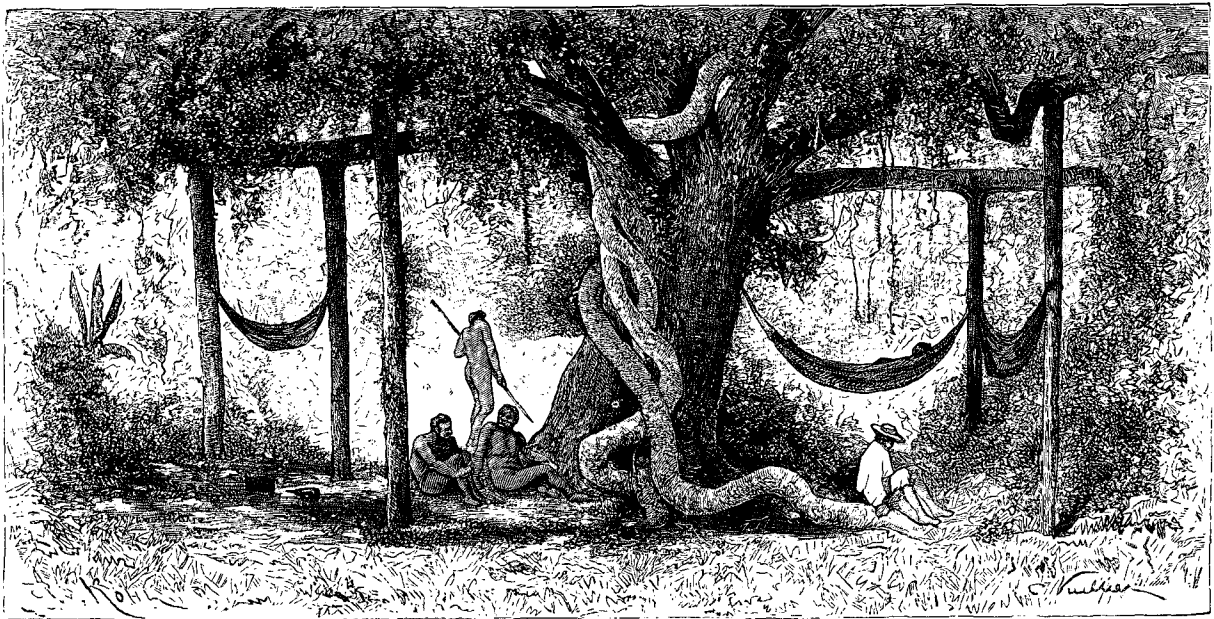
cultivée autrefois ; les rives du rio sont couvertes d'arbres fruitiers dégénérés et d'une espèce de bananier très recherchée, mais déjà abâtardie. Des volatiles de toute sorte, troupiques, colombes grises avec le dessous des ailes rouge, nombreuses *pavas reales* (mot à mot poules royales) aux plumes mordorées, à la tête rouge, aux jambes brunes, plaquées par endroits d'un beau vernis cramoisi, abondent dans cette région où ils trouvent une nourriture variée. Au passage de nos pirogues des volées d'oiseaux s'élèvent des arbustes qui bordent le rio, et, traversant celui-ci à grand bruit d'ailes, vont se perdre dans la forêt voisine. Sur les plages sableuses ou sur les bancs de vase on distingue des traces multiples de tapirs, de sangliers, de pécaris. C'est la partie de l'État de Panama la plus riche en vie animale. Le Tupisa fourmille de caïmans, de poissons, de tortues dont nous recueillons les œufs. Malheureusement nous aurons

bientôt quitté ce pays de cocagne, où nous pourrions jeter comme inutiles la plupart de nos provisions de route. Les « chorros », les rapides commencent, encore faciles à remonter.

A midi, nous arrivons au Tiati. A son débouché dans le Tupisa, la vallée en est tellement plane qu'il n'y a pas de courant, quoique la saison des pluies finisse à peine : les eaux sont noires, mal odorantes, couvertes d'une croûte épaisse et verdâtre de lentilles d'eau, de poussière, de pollen de fleurs, soulevée çà et là par des souches flottant paresseusement ; le chenal n'est pas facile à suivre ; les arbres des bords envoient de puissantes branches horizontales qui se croisent à quelques pieds au-dessus de la surface du rio. Celui-ci est assez profond à l'entrée, mais bientôt les maigres se montrent et avec eux les amas de troncs échoués. A deux heures, une vraie

palissade nous arrête court. M. Wyse envoie des hommes en reconnaissance : ils reviennent bientôt : l'obstacle est d'une épaisseur formidable, et à celui-ci en succèdent plusieurs autres dont le passage nécessiterait pour chacun une journée de travail. En conséquence il donne l'ordre de haler les pirogues à terre et d'établir le campement. On construit un rancho sous lequel nous plaçons les vivres, les vêtements, le matériel qui nous seraient inutiles d'ici à quelques jours ; toutes les semaines, le patron Fidedigno y portera de Yaviza provisions et correspondance, et, d'après nos besoins, nous détacherons des hommes pour nous ravitailler à ce dépôt. Le soir, on pointe la carte, et M. Wyse fixe la direction de la trocha par laquelle nous rejoindrons le piquet 1091 bis, où se sont arrêtés nos travaux de l'année dernière.

Notre trouée du 9 croise trois fois le Tiati, puis



Campement sous un banian.

reste définitivement sur la rive gauche en s'enfonçant dans une région mamelonnée et dont les pentes souvent fort abruptes rendent difficile le portage du matériel. Le « charroi » de ce qui nous est absolument indispensable prend trois voyages et toute la troupe moins les trois trocheurs ; on avance avec une lenteur désespérante ; la contrée est infestée de serpents, nous en tuons trois dans le cours de la matinée.

Avec M. Lacharme je vais reconnaître le Tiati pour voir si l'on pourrait suivre le rio, mais il forme encore une suite de *pozos*, auges longues et profondes, alternant avec des palissades. A chaque instant nous sommes forcés de rebrousser chemin et de quitter la rivière de peur de nous enliser. A nuit noire seulement nous regagnons le gîte.

Dans cette équipée, José nous a été d'un grand secours ; sa force est herculéenne et il possède au suprême degré cet instinct incompréhensible des In-

diens et de leurs métis ; après mille et mille détours, et quels que soient les accidents du terrain, il sait à quelle distance il se trouve du point de départ et la direction exacte à suivre pour y retourner.

Le lendemain on franchit des collines assez élevées : la végétation n'a rien de bien fort, de bien brillant sur les hauteurs ; dans les vallons elle est d'une richesse incomparable. Le travail est très lent sur ce terrain fourré de bambous-lianes poussant en touffes serrées. Notre étape se termine dans un bas-fond boueux auprès d'une quebrada desséchée, qui ne nous donne à boire qu'une eau sale, putréfiée par un amas de feuilles en décomposition. Un figuier-banien fort curieux ombrage notre bivouac ; il entoure de deux hélices enroulées en sens inverse le tronc du grand *figuier* qui lui sert de pivot, et tout autour, ses branches ou plutôt ses racines adventives retombent en fortes colonnes auxquelles on suspend nos

hamacs. « Au lit, » on tâche de se distraire quelque peu des atroces démangeaisons causées par les « coloradillos » en énumérant les noms de nos quarante immortels. Tout notre savoir réuni, toute mémoire dehors, et à force de compter et de recompter sur les doigts, nous en retrouvons trente, encore n'aurions-nous osé parier gros sur l'authenticité de quelques-uns d'entrè eux.

La nuit n'en est pas meilleure, et, dès l'aube, nous nous empressons de sauter au bas de nos perchoirs. C'est le jour où M. Wyse doit partir avec Louis Verbrugghe pour Panama, et de là pour Colon-Aspinwall, où il attendra l'arrivée de l'amiral Maudet, commandant la division navale des Antilles.

C'est que l'amiral Maudet, lors de notre passage à la Martinique, a bien voulu nous promettre que, pendant sa tournée dans la mer des Caraïbes, il détachera un aviso de sa division pour étudier l'hydrographie de la rade d'Acanti, sur l'Atlantique.

MM. Wyse et Verbrugghe partent en effet. Après leur avoir encore une fois serré la main au bord de la crique à laquelle restera le nom de quebrada des Adieux, je deviens le chef de l'exploration.

XXXIII

L'appel des jaguars. — Le cours du Tiati, ses « chorros », ses « culetas ». — Un personnel éreinté. — Vasques et cascades du rio. — La rancheria de l'hôpital.

A peu de distance de la quebrada des Adieux, notre campement, ce jour de séparation d'avec nos amis, est admirablement situé sur une berge élevée, à un coude du rio, frais et limpide maintenant, à l'ombre de hauts *esparvés*, ces géants pittoresques de la forêt du Darien. Nous pouvons enfin nous jeter à l'eau et noyer nos garapates. Contre le dire des gens du pays, les baignades sont un élément d'hygiène indispensable : rien n'est plus tonique, plus « défatigant » ; rien ne fait mieux oublier les épreuves de la journée.

Dans la soirée, notre chasseur Nicolas, qui, par parenthèse, n'a rien tué depuis le fameux *conejo*, nous apprend comment on attire les jaguars. Il applique contre ses lèvres le rebord d'une marmite de campagne et y fait résonner des *hihi* rauques et modulés imitant le cri de la tigresse. Un ou deux miaulements répondent dans le lointain, mais nul carnassier ne s'approche.

La rivière, qui mesure en moyenne vingt mètres de berge à berge, remplit parfois tout son lit, mais le plus souvent elle nous laisse des grèves où il est facile de cheminer. Partout où des éperons rocheux la forcent à faire un coude brusque, on rencontre des « charcos », séjour ordinaire des caïmans ; mais quand la vallée s'élargit, le Tiati se divise en un grand nombre de *culetas* ou fausses rivières. Le sol marécageux est couvert d'herbages serrés, hauts de plusieurs pieds.

Le 14 janvier, à onze heures, nous retrouvons la

trocha de l'année dernière ; elle est complètement bouchée ; la rancheria subsiste encore, et après en avoir délogé une famille de *mapanas*, le serpent le plus venimeux du Darien, on y place les instruments, vivres et objets les moins nécessaires. A mesure que nous avançons le pays s'élève de plus en plus vite, le thalweg du Tiati est déjà à soixante-douze mètres.

Le rio devient tout à fait torrentueux, coupé de rapides écumants, encaissé par des berges de pierre nue.

Notre personnel va mal : José est malade, Feliz tremble de la fièvre, Nicolas dit souffrir beaucoup. C'est à la mauvaise qualité de la viande prise à peine desséchée à Panama que j'attribue le fâcheux état de nos engagés. Pour comble de malheur, Pedro Garcia a brisé un flacon d'acide phénique en chargeant la boîte aux remèdes ; le liquide s'est répandu sur son dos et ses jambes ; ses plaies sont à vif. Quant à Manuel, il est beaucoup plus mal qu'à notre départ de Yaviza. Mercedito et Pedro Soler sont partis avec M. Wyse, qui n'a pas eu encore le temps de nous envoyer du renfort ; il ne nous reste donc que six hommes valides pour le portage du matériel destiné à quatorze : nos étapes ne seront pas longues.

Le Tiati forme maintenant une cluse, escalier de gradins, quelques-uns ayant jusqu'à trois mètres de hauteur : les blocs qui encombrent le lit sont à peine ébarbés ; les roches primitives dont ils ont fait partie ne sauraient être loin.

Nicolas, que je me décide à renvoyer, emmène malheureusement avec lui un de nos meilleurs porteurs, son *concertado* Solario. José et Feliz restent au camp avec une fièvre terrible. Pedro Garcia, encore invalide, leur sert d'infirmier.

Le défilé s'étrangle de plus en plus ; il devient difficile de suivre le rio dans ses fissures étroites entre des parois presque à pic couvertes de mousses veloutées, de plantes aux longs rejets entre lesquels fleurissent les ellébores, les renoncules, les euphorbes aux couleurs éclatantes. Certain passage nous donne beaucoup de tablature : un bloc de trente mètres de hauteur s'est arrêté devant le V très aigu que forment les flancs du cañon ; il faut escalader le mur de l'autre côté. Vraiment il est dur de continuer les opérations tachéométriques dans de semblables conditions ! Le ravin finit par devenir si étroit que, vers cinq heures du soir, alors que le soleil du tropique dore sous ses rayons les arbres du sommet et leurs lianes en fleurs, je puis à peine, au fond de mon entonnoir, y voir assez pour écrire mon journal. Le vent du nord, s'engouffrant dans le défilé, nous glace jusqu'aux moelles en plein pays du tropique. Certes, tout n'est pas rose en ce bout de vallée, mais au moins pouvons-nous admirer les cascades qui versent, d'étage en étage, les eaux du rio dans les vasques creusées par lui au sein des roches arénacées. On dirait des coupes immenses, taillées par le ciseau d'un Titan.



Cascade dans le Tiati.

Lisandro ne tarde pas à s'ajouter à la liste de nos malades; il ne nous reste plus que quatre hommes valides, tous employés au transport des bagages; pour comble de guignon, Domingo se foule le pied. Heureusement, dans l'après-midi du 19, arrive le renfort promis par M. Wyse. M. Pouydesseau nous amène la petite escouade : il a eu dans la journée un nouvel accès de fièvre, et je suis fort ennuyé de le voir nous rallier dans cet état. Ses quatre compagnons sont Pedro Soler, Juanito, très bon sujet, Mercedito et Pancho, celui-ci valant moins que rien.

Le bivouac suivant fut établi sur un grand rocher à forte pente et baptisé du nom de *rancheria de l'hôpital*. Jamais nom ne fut mieux mérité; Lisandro, José et le cuisinier ont toujours la fièvre, les brûlures de Pedro Garcia ne s'améliorent point, Manuel a un ulcère énorme, Feliz m'inquiète tellement que je l'expédie au port Tiati, d'où notre magasinier le ramènera à Yavisa. M. Sosa et moi sommes fortement indisposés : une bonne dose d'ipécacuana me remet sur pied; mon camarade est confiné dans son hamac avec des douleurs générales et des vomissements.

Aussi M. Lacharme travaille presque seul; la route qu'il trace est maintenant assez près du Tiati qui gronde dans la profondeur. La forêt si vivante de la vallée inférieure est ici morne et silencieuse; à peine si l'on entend quelques cigales et de petits crapauds; le sous-bois est beaucoup moins épais et les arbres de haute futaie se font rares, mais les palmiers et les fougères arborescentes se montrent en grande quantité. La température de la journée est presque fraîche, les nuits sont froides. Le vent du nord qui, dans cette saison, règne sur l'Atlantique, descend la gorge où est établi notre camp, et les légers frémissements de la feuillée se mêlent au murmure joyeux de notre rio.

L'état de M. Pouydesseau m'inquiète de plus en plus; je profite d'un moment où il se sent quelque force pour le faire partir en même temps que Lisandro dont la fièvre a pris un caractère intermittent bien marqué. Eugenio et Domingo, chargés de les accompagner, nous rapporteront des vivres et tâcheront de nous recruter quelques solides gaillards.

Peu de temps après, le plus dur est passé : M. Sosa va mieux; les autres malades sont moins faibles, on peut enfin fermer l'hôpital et continuer l'exploration. José est très amaigri; les brûlures de Pedro Garcia sont fermées sans être guéries; il a des abcès. Manuel, comme toujours, est extraordinaire; malgré sa hideuse plaie, il est prêt le premier, prend la plus lourde charge, marche en tête dans les pas difficiles; gai, content, il se déclare toujours « un poco mejor », un peu mieux.

XXXIV

La trocha sort du bassin du Tiati. — Les « chitras ». — Mauvais pas. — Pucés géantes. — Montcadores et cazadores. — Caritas et iguanes. — Les cocouyous, « vivantes pierreries ».

La trocha pratiquée par M. de Lacharme les trois

jours précédents a dépassé les hauteurs qui limitent le bassin du Tiati; du point extrême qu'elle atteint, on aperçoit, dans l'orientation à suivre, une petite vallée circonscrite par une rangée de collines; plus loin, une large dépression, et enfin les Cordillères. Avant de rentrer dans le bassin du rio Tupisa, il faudra donc traverser, dans sa portion supérieure, une vallée d'un autre système, peut-être celle d'un affluent du rio Chico. A partir de l'endroit où je reprends les opérations, la trouée emprunte un instant le cours du Tiati, pour passer sur sa rive gauche, remonter jusqu'aux sources du rio, puis sur la ligne de faite; les talus sont de plus en plus raides.

Les quatre hommes envoyés au port Tiati arrivent avec une bonne charge de provisions de toute espèce, et, chose non moins bien accueillie, le courrier de France. L'absence de mon Eugenio continue à se faire sentir à la cuisine : nous ne vivons plus que de riz et de conserves de pommes de terre. Le soir, nous renonçons au hamac dans lequel le froid commençait à nous gagner, et nous nous installons à terre sous le « toldo »; au moins peut-on s'y tourner, s'y retourner, dormir sur le côté, écrire à son aise sans crainte de ces affreuses *chitras*, moustiques imperceptibles qui tombent sur vous sans que le moindre bourdonnement trahisse leur approche et dont les hordes infestent l'emplacement du bivouac. En nettoyant le sol nos hommes tuent un serpent à tête fort petite; le cou et la queue sont minces comme un fil; le corps, pas plus gros qu'un jonc, est admirablement cuirassé de plaques blanches et brunes imbriquées; il dormait si profondément que rien, pas même le coup de grâce, ne put le faire bouger. M. Sosa va mieux, mais Mercedito et Pancho, éreintés par ces fatigues au-dessus de leurs forces, parlent déjà de s'en aller.

M. Lacharme et ses quatre fidèles monterianos se rendent sur un éperon bien dégagé où ils pratiqueront une clairière qui nous permettra d'examiner le pays. De ce haut observatoire, la vue n'est point encourageante; une gorge assez large, mais plus élevée que le point où nous sommes, nous sépare du Tupisa; dans l'est et dans le sud, on aperçoit des montagnes singulièrement abruptes. La forêt couvre tout de son uniforme manteau; pas une plaque de terrain n'en interrompt la monotonie. La majesté de la scène grandit encore sous le sentiment de solitude qui nous oppresse; ce vaste désert de verdure me semble l'asile du mystère, et presque de la terreur.

Au sommet de la colline, on construit un petit *ranchito*, où l'on dépose encore une partie des vivres et du matériel; nous ne voulons garder que pour trois semaines de provisions réduites au strict nécessaire, encore comptons-nous sur les fusils de Pedro Soler et de José. La route suit maintenant une crête qui, en certains endroits, n'a pas quatre mètres de largeur. A droite et à gauche, des escarpements descendent à une quarantaine de mètres; la trocha longue ensuite

dent pas à dégringoler; le saurion se débat, sa queue se rompt, et le voleur escalade joyeusement son arbre en croquant ce tronçon encore pétillant. Pour piller les champs de canne à sucre ou de maïs, ils se réunissent par bandes : non contents de s'emplier le ventre et de se bourrer les abajoues, ils se chargent encore d'une demi-douzaine de cabochons qu'ils emportent sur les épaules en marchant debout. Ils placent des sentinelles en vedette, et malheur à elles si les singes ont été surpris : elles sont assommées sans miséricorde.

Tout malins que sont les caritas, ils ne savent pas éventer un piège bien peu compliqué pourtant : ces voleurs effrontés ne manquent point de visiter les *ranchos* et de faire main basse sur tout ce qu'ils y trouvent; ils ne touchent d'abord qu'à ce qui est déposé dans les *totumas*; plus hardis, ils mettent ensuite la patte dans les calebasses. Dès qu'ils en ont pris l'habitude, on perce dans un de ces ustensiles un trou juste assez grand pour que la main du singe puisse y entrer vide, et on place au fond un jeune épi de maïs ou quelque fruit non pulpeux; on quitte la pièce, et le carita d'accourir : il guettait du haut de sa branche; introduisant sa patte dans l'ouverture, il saisit l'objet qui le tente, mais son poing une fois fermé est trop gros pour sortir; le larron

n'a pas l'idée de lâcher sa proie, et comme la calebasse est fixée au mur, notre *mono* reste prisonnier jusqu'à ce que le maître de la case ait besoin de son rôti.

Des milliers de cocouyous, attirés par notre feu, voltigent autour du campement; nous passons des heures entières à suivre les courbes lumineuses qu'ils tracent dans l'air; plusieurs se posent sans crainte tout près de nous. M'emparant de quelques-uns, je me diverts à lire à cette splendide lueur; il suffit de placer l'insecte à quelques pouces au-dessus des lignes pour déchiffrer l'écriture la plus serrée. Les

cocouyous appartiennent à la famille des élatéridés; plus gracieux et plus effilés que nos taupins, qui sont pourtant les coléoptères les plus élégants de forme que nous possédions en Europe, quelques-uns mesurent jusqu'à cinq centimètres de longueur. Sur la partie supérieure du thorax, ils ont deux taches rondes dont la couleur jaunâtre tranche avec le reste du corps, brun marron foncé. La nuit, ces deux ocelles prennent, à la volonté de l'insecte, un éclat phosphorescent blanc verdâtre très doux. En même temps, tout

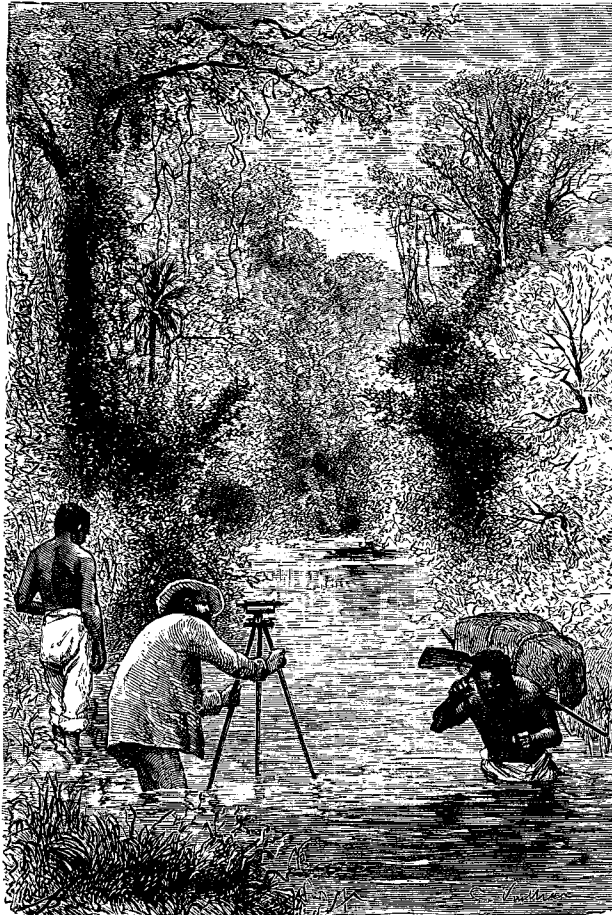
le dessous de l'abdomen s'allume de feux rouges si vifs, que l'on peut apercevoir le cocouyou à plusieurs dizaines de mètres. Quand on les pose sur le dos, ils relèvent leur corselet, se détendent brusquement, et, faisant entendre un petit bruit sec et bref, ils sautent à plus d'un mètre de hauteur, ouvrent leurs élytres, déploient leurs ailes, et les voilà bien loin. Je m'amuse à en introduire sous mon « toldo »; ces infortunés volent à droite, à gauche, partout, se cherchant une issue; ma chambre de gaze en est tout illuminée; désespérés de leurs vains efforts, ils laissent leur fanal pâlir, puis s'éteindre, et furettent çà et là dans les ténèbres; tout d'un coup, presque en même temps, les flambeaux se rallument, les courses aériennes recommencent : on dirait

les brillantes trajectoires d'une étoile filante; mais l'envie de dormir me prend, et je soulève un coin de la moustiquaire pour les rendre à la liberté.

Les jeunes filles de l'Amérique centrale se font des colliers de ces vivantes pierreries; même dans une chambre bien éclairée, l'étincellement n'en est pas effacé; on les conserve longtemps en les enfermant dans des entre-nœuds de canne à sucre fendus par le milieu, et où les cocouyous se nourrissent à loisir des murs de leur prison.

Armand RECLUS.

(La suite à la prochaine livraison.)



Opérations dans le Tiati (voy. p. 252).